

Mais il n'y a pas que l'idée de Dieu qui pour Allègre est un concept d'origine purement neuronale, en fait c'est général pour lui : l'idée n'existe pas en soi, c'est nécessairement le produit, l'invention, la sécrétion neuronale d'un cerveau. Il se retrouve ainsi en cela pleinement d'accord avec son collègue et ami Jean Pierre Changeux, le neuroscientifique auteur d'un livre au titre parfaitement significatif : « L'homme neuronal »¹.

C'est le cas notamment pour sa conception des mathématiques, « *belle construction neuronale* », mais qui ne sont pas une science expérimentale, donc elles « *ne sont pas vraiment une science si l'on entend par science une discipline vouée à la description de la Nature et de ses lois.* »² Et c'est clair, Claude Allègre l'entend bien ainsi. Il n'aime pas plus les mathématiques qu'il n'aime la théologie. Il faut dire que ces deux pseudosciences (pour lui)³ ont quelque chose de commun : elles ne s'appliquent pas à la matière, donc elles s'appliquent à rien, en quelque sorte elles tournent dans le vide. Au mieux, c'est de la métaphysique.

De même que pour lui l'idée de Dieu, objet de la théologie, est purement d'origine neuronale, de même les mathématiques raisonnent sur de « *purs produits du cerveau humain, d'objets mentaux, comme peut être le langage* »⁴. Ce qui met les mathématiques au plus bas dans la hiérarchie des sciences, n'arrivant pas à la cheville de toutes celles qui s'occupent à disséquer les grenouilles, à décortiquer les gènes ou encore à prévoir l'arrivée imminente d'une éruption volcanique : les fameuses sciences expérimentales ! Quant à la théologie, comme en plus elle n'a même pas le rôle subalterne d'outil pour les autres sciences qu'Allègre daigne tout de même conférer aux mathématiques, c'est le zéro absolu, inutile d'en parler. D'ailleurs, il n'en parle jamais en tant que science, uniquement en tant que vestige plus ou moins moyenâgeux des dérives de la pensée humaine : la « vraie » science finira par la balayer définitivement, soyez-en certains.

En regard de cela, ça vaut le coup de s'arrêter un peu sur cette question qu'il pose dans un autre de ses ouvrages: Les mathématiques sont-elles purement des objets neuronaux, comme

¹ Publié chez Fayard en 1994.

² Citation faite par Claude Allègre, page 426 de son livre « *La défaite de Platon* », Fayard, 1997, et qui provient du physicien Gell-Mann.

³ Il ne nie pas l'utilité des mathématiques, bien sûr ! Mais il considère en grande partie que ce n'est pas une science à part entière. Quant à la théologie en tant que science, pour lui ça n'existe pas.

⁴ Page 426 de « *La défaite de Platon* », Ibid.

lui-même et Changeux en sont convaincus, ou « *ont-elles une existence indépendante du cerveau humain* »⁵ ?

Car la question est déjà intéressante par elle-même, mais aussi et accessoirement de la réponse à cette question découlera sans doute une réponse similaire concernant la théologie et ce qui constitue son objet principal : l'idée de Dieu.

C'est soit l'un soit l'autre, premier point : ou les mathématiques sont purement des « produits neuronaux », ou elles préexistent au cerveau humain. Dans cette deuxième hypothèse, le cerveau humain a toutefois aussi un rôle, secondaire mais capital pour que les hommes puissent utiliser les mathématiques, celui d'effectuer leurs découvertes, pas à pas, secteur par secteur.

Pour discerner où se trouve le vrai entre le point de vue d'Allègre et Changeux et l'autre point de vue, regardons d'abord comment procède un mathématicien pour mettre au point un résultat mathématique, l'établissement d'un théorème par exemple : il part du corpus de la théorie dans laquelle s'inscrit ce théorème, et à l'aide des résultats déjà établis et de la logique, il démontre son nouveau théorème.

Peut-on dire que ce théorème dont il a fait la démonstration préexistait à sa découverte ? Bien sûr que oui : le fait que dans un triangle rectangle, le carré de l'hypoténuse soit égal à la somme des carrés des cotés de l'angle droit, ce fait préexistait avant son établissement par Pythagore, auteur de ce théorème archi-célèbre⁶. Avant qu'il ne le démontre, c'était déjà le cas. Et même mieux, avant que le premier être humain n'apparaisse sur terre c'était aussi déjà le cas : les triangles rectangles qu'on trouvait par exemple dans certains cristaux jouissaient bien sûr de cette propriété de Pythagore.

Mais c'est particulier à la géométrie, va nous dire Allègre : « *La géométrie « mesure la terre », étymologie, donc repose sur une réalité matérielle. Et le théorème de Pythagore est un résultat de géométrie. Par contre, si vous prenez un résultat mathématique issu d'une théorie complètement déconnectée de la réalité matérielle, vous ne pourrez plus l'affirmer* ».

⁵ Page 426 de « *La défaite de Platon* », Ibid.

⁶ Pour la petite histoire, il paraît qu'il a longtemps été appelé « le pont aux ânes » car quand on voulait qu'un fils de bonne famille pas très doué soit reçu au brevet élémentaire, l'interrogateur lui donnait un exercice portant sur ce théorème lors de l'oral de rattrapage.

C'est faux, montrons-le sur un deuxième exemple, celui de la transcendance de e , un résultat obtenu par le mathématicien Hermite, en 1873. Il prouve que e , nombre base de la fonction exponentielle, n'est solution d'aucune équation algébrique. Ce résultat ne préexistait-il pas à sa démonstration ? Bien sûr que oui, sinon il n'aurait pu en faire la démonstration. Mieux, le fait que e soit un nombre transcendant est une vérité mathématique qui préexistait avant même que les premiers mathématiciens aient trouvé un intérêt à introduire ce nombre.⁷

Mais, va nous rétorquer Allègre : « e est un nombre et *la théorie des nombres n'est-elle pas qu'une élégante et puissante construction intellectuelle ?* »⁸

Or la réalité c'est que les nombres préexistaient à leur construction, rudimentaire au début, puis de plus en plus sophistiquée, par les hommes :

- Avant que l'homme ne sache compter sur ses doigts, il avait cinq doigts par main, deux pieds, deux jambes et des centaines de milliers de cheveux.
- Avant que l'homme ne parvienne à prouver l'irrationalité de $\sqrt{2}$, le fait était déjà là, têtue : le côté d'aucun carré ne peut-être une fraction de sa diagonale.
- Avant que l'homme ne sache que π était un nombre transcendant, il y avait cette réalité éternelle: la quadrature du cercle est impossible.
- On sait que π et e sont transcendants, par contre on ne sait toujours pas si leur somme l'est : c'est un « problème ouvert ». Et pourtant, cette somme $\pi+e$ est transcendante ou ne l'est pas, indépendamment du fait qu'on n'a pas encore réussi à trancher.
- Etc., etc.

Claude Allègre qui sur cette question n'est jamais à court d'arguments, il en va de sa conception matérialiste du monde des idées, va maintenant nous dire :

« Imagine-t-on que poser $\sqrt{-1}=i$ et de développer à partir de là l'algèbre des nombres complexes soit une propriété intrinsèque de la Nature qui flottait dans l'Univers il y a cinq milliards d'années ? Ne vaut-il pas mieux admettre que c'est une idée inventée par Jérôme Cardan et Raffaele Bombelli au XVIème siècle, un pur produit de l'esprit humain ? N'est-il pas plus raisonnable de penser que la notion de vecteur est une invention astucieuse pour présenter des phénomènes ou des objets qui exigent plusieurs « qualités » pour les définir ?

⁷ Par le mathématicien Euler, d'où la lettre e utilisée.

⁸ Page 428 de « *La défaite de Platon* », Ibid.

La théorie des groupes n'est-elle pas une invention géniale et fructueuse, tout comme les mathématiques en général ? »⁹

Il ne faut pas mélanger les outils mathématiques avec les vérités mathématiques. Les outils mathématiques comme les complexes, les vecteurs, les groupes, etc., forgés et inventés par les mathématiciens, servent ensuite à répondre à des questions mathématiques et à augmenter le champ connu de la vérité mathématique :

Cet opérateur appelé *laplacien* et qui utilise les dérivées partielles (outils mathématiques) obéit-il au principe du maximum (vérité mathématique), oui ou non ? Oui, et c'était déjà le cas avant que le mathématicien Laplace l'introduise. C'est cet opérateur qui sert à modéliser la diffusion de la chaleur et le fait que la température observée ne puisse dépasser la température de la source préexistait avant la découverte de cette propriété éternelle du *laplacien* : il obéit au principe du maximum.

Oui, Monsieur Allègre, les vérités mathématiques, c'est-à-dire les propriétés démontrées mathématiquement, non seulement préexistaient il y a cinq milliards d'années, mais sont éternelles, dans le sens où une démonstration mathématique qui a été faite en 1863, par exemple, s'applique à la propriété démontrée quelle que soit la période considérée. Ainsi, et pour en revenir à cet exemple, le fait que le *laplacien* obéisse au principe du maximum est intemporel, donc éternel.

Car contrairement à ce qui se passe dans les autres sciences, la variable temps n'intervient jamais sur l'existence ou non d'un résultat mathématique. En physique, elle influe tellement que le temps se dilate ou se contracte suivant la vitesse. En sciences de la vie, les lois de la génétique, par définition, ne peuvent s'appliquer que lorsqu'il y eut les premiers gènes, c'est-à-dire quand la vie est apparue. Si la vie n'était pas apparue, la génétique n'aurait pas eu lieu d'être. En économie, la loi de l'offre et de la demande, que pourtant certains considèrent comme un principe aussi fort pour les sciences économiques que l'est la loi de gravitation universelle pour la mécanique, cette loi n'aurait pu fonctionner dans un monde animal, sans

⁹ Page 427 de « *La défaite de Platon* », Ibid.

humanité, et donc n'aurait dans ce cas aucune raison d'être puisqu'elle ne s'appliquerait à rien.¹⁰

J'anticipe la réponse de Claude Allègre, qui le sourire en coin, ne manquerait pas de me dire :

« L'irrationalité de $\sqrt{2}$ prouvée dans l'Antiquité, la transcendance de e établie au XIXème siècle, les théorèmes d'incomplétude de Gödel qui datent de 1931, le grand théorème de Fermat seulement démontré en 1993, etc., bref, toutes les mathématiques, croyez-vous qu'ils auraient eu une existence si l'homme n'était apparu sur Terre ? »

Si la vie n'était apparue, et donc l'homme non plus, ils n'auraient certainement pas été découverts¹¹, mais la vérité qu'ils signifient, même si jamais formulée, n'en demeurerait pas moins : e aurait continué à être transcendant, $\sqrt{2}$ à être irrationnel, etc., tandis que les lois de la génétique ne s'appliqueraient à rien. Cela qu'Allègre et Changeux le veuillent ou non¹².

Devenu complètement hilare, Claude Allègre ne manquerait pas de me répondre quelque chose comme ceci :

« La question de la transcendance de e ne se serait jamais posée puisque l'invention de ce nombre n'aurait jamais été faite. »

Pas besoin que ce nombre ait été découvert pour qu'il intervienne et donc existe : la fonction exponentielle basée sur ce nombre, inventée ou pas, découverte ou pas, intervient partout, par exemple pour régir l'évolution d'une population de bactéries soumise à aucune contrainte, lorsque justement cette évolution est dans sa phase dite exponentielle, entre sa phase de latence et sa phase de déclin. Ce nombre avait une réalité objective bien avant qu'il ne soit découvert, et était transcendant bien avant qu'on n'ait pu le prouver.

¹⁰ Ceci-dit, même si l'objet d'une science n'était encore jamais apparu, les lois qui l'auraient gouvernée dans le cas contraire, n'en resteraient pas moins virtuellement vraies, dans l'absolu. C'est ce point de vue que je développe dans le chapitre 13.

¹¹ Pas du moins sur Terre, mais peut-être ailleurs, dans une éventuelle autre planète habitée. Mais personnellement je n'y crois pas.

¹² Et je pense plutôt qu'ils ne le veulent pas. Mais il ne faut pas confondre ses vœux avec la réalité.

En fait, comme le dit le logicien Jean Paul Delahaye¹³, des positions semblables à celles que Changeux et d'Allègre ont sur cette question de la réalité des mathématiques, ne peuvent conduire qu'à deux impasses possibles :

- Soit affirmer que seul le Moi existe.
- Soit s'interdire toute interrogation sur ce qui pourrait expliquer la convergence et l'unité de nos expériences sensibles.

Dans le premier cas, « *il y a une cohérence logique mais parfaitement stérile.* »

Dans le deuxième cas, « *si les mathématiques ne fournissaient pas la connaissance d'une réalité hors de nous, l'efficacité de leur application- en particulier en physique- serait miraculeuse.* »¹⁴

Autrement dit, et c'est le paradoxe, en s'arc-boutant sur des positions purement matérialistes concernant le monde des idées, on est conduit à avoir besoin d'un miracle incroyable, sans doute opéré par le grand Manitou des athées purs et durs.

C'est à moi de rire un peu, et comme dit le proverbe bien connu : *Rira bien qui rira le dernier !*

Maintenant que les muscles zygomatiques sont bien détendus, revenons-en à l'idée de Dieu, cette idée qui turlupine, a turlupiné et turlupinera tout homme au long de sa vie, quelles que soient par ailleurs ses (in)croyances affichées.

Non Monsieur Allègre, pas plus que les mathématiques, l'idée de Dieu n'est pas qu'une construction neuronale. Mais au contraire, comme le disait le grand Pascal :

« *La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité* »¹⁵.

Tout est résumé là, génialement, comme à son habitude, mais pour que le lecteur en soit pleinement convaincu, mettons cette pensée en langage plus moderne : l'esprit humain

¹³ Cf. son remarquable livre « *Logique, informatique et paradoxes* » Belin, 1995. Notamment son dernier chapitre intitulé « *Le réalisme en mathématiques et en physique* », pages 140 et suivantes.

¹⁴ D'après la page 140 de « *Logique, informatique et paradoxes* ». Ibid.

¹⁵ Pascal *Pensées* L. 308 B. 793

transcende le corps matériel infiniment, et le Dieu d'Amour, la charité, transcende infiniment plus encore l'esprit humain.

Premier commentaire : c'est le contraire absolu de ce que pense Claude Allègre.

Et maintenant, plus en détail:

L'esprit humain est par nature en quête de cet Amour qui le transcende, le dépasse infiniment, et en même temps, au plus profond de son cœur, lui est infiniment proche. C'est cela qui explique que encore et toujours l'homme cherchera Dieu. C'est cela qui explique que ces peuples entiers à qui on avait imposé, des décennies durant, un athéisme « scientifique », se soient réveillés plus croyants que jamais, une fois les supercheres du régime soviétique liquidées, et ses dirigeants chassés.

Nous sommes maintenant à même de pouvoir nous pencher sur cette question du rôle fondamental de la théologie¹⁶ en parallèle à celui que nous avons discerné précédemment pour les mathématiques.

La théologie pénètre le mystère de la transcendance, étape par étape, secteur par secteur, comme les mathématiques investissent lentement et sûrement l'immensité infinie de leur domaine, où chaque conquête en ouvre d'autres. Mais comme le dirait Pascal, la distance de la théologie à la connaissance pleine de la transcendance est « infiniment plus infinie »¹⁷ que les mathématiques le sont du monde qu'elles explorent.

Le théologien ne peut donc qu'être pétri d'humilité, sans quoi ses découvertes lui fileraient entre les doigts les unes après les autres, et sa recherche serait parfaitement stérile.

Contrairement aux mathématiques, la science théologique n'utilise pas les nombres, ne quantifie pas, en dehors de la distinction entre finitude et infinitude, on vient de le voir avec Pascal. Par contre elle utilise autant que les mathématiques la logique pure. Par exemple, un Thomas d'Aquin a édifié un remarquable monument de logique dans sa « Somme théologique », à tel point qu'il paraît que celui qui par la suite allait devenir un exégète et

¹⁶ Pour la suite et sauf précision du contraire, quand je parle de théologie, il s'agit de théologie chrétienne.

¹⁷ Tout mathématicien de formation constatera que Pascal était un lointain précurseur de Cantor qui le premier a distingué les degrés d'infinitude : parmi les nombres réels, il y a infini fois plus d'irrationnels que de rationnels, ensembles qui sont pourtant tous les deux denses dans celui des réels.

théologien catholique de grande qualité, le français Claude Tresmontant¹⁸, aurait retrouvé la foi en constatant la logique sans faille présente dans l'œuvre de Saint Thomas.

La théologie chrétienne applique cette logique à partir de la Révélation, c'est-à-dire essentiellement à partir de tout ce qui est inclus dans la Bible chrétienne, avec une place particulière et fondamentale pour le Nouveau Testament. A partir de là, certains lui dénie totalement le droit de se proclamer une science : « *La vraie science, disent-ils, part uniquement des faits expérimentaux, et non de littérature* ».

Bien sûr, c'est certainement la pensée d'Allègre : si déjà il considère que les mathématiques ont à peine le droit d'être qualifiées de sciences, sous prétexte qu'elles ne sont pas expérimentales, à plus forte raison il doit avoir ce sentiment pour ce qui concerne la théologie. D'ailleurs sur un livre de plus de 300 pages qui s'intéresse pourtant aux rapports Dieu/Sciences, je n'ai pas trouvé un mot qui laisse supposer que lorsqu'il parle des sciences, il considère que la théologie en soit une. C'est bien la preuve par le vide que pour lui ce n'en est pas une. Comme déjà dit, il doit tout juste la placer au rang de la métaphysique, et encore !

Et pourtant c'en est bien une, car, comme le justifie le Père Serge-Thomas Bonino :

« Il est tout à fait réducteur au plan épistémologique de réserver le monopole de la rationalité aux sciences qui se prétendent « neutres » ou « extérieures ». La raison n'est pas moins raison lorsqu'elle s'exerce et se déploie à partir d'un donné qu'elle reçoit que lorsqu'elle tire ce donné de son propre fonds. C'est la vérité qui importe à l'intelligence et non d'abord la manière dont elle entre en possession de cette vérité. Authentique opus rationis à l'intérieur de la foi, la théologie a donc toute sa place dans le concert des sciences »¹⁹

Est science tout ce qui fait avancer vers plus de connaissance, plus de vérité, dans le domaine qui est le sien. C'est pourquoi les mathématiques et la théologie sont des sciences à part entière, même si elles ne peuvent être considérées comme des sciences expérimentales au plein sens du terme, comme le sont par exemple les sciences de la vie, la chimie ou la géologie.

Les mathématiques, on l'a vu, réfléchissent sur des entités logiques et numériques qui modélisent merveilleusement le monde réel, notamment celui des sciences physiques. En ce

¹⁸ Claude Tresmontant est un philosophe, théologien et exégète français, né en 1925 et mort en 1997.

¹⁹ R. P. Serge-Thomas Bonino, extrait d'un article intitulé *Le code génétique de la théologie catholique*.

sens, les mathématiques ont donc tout de même quelque chose d'expérimental, puisque c'est leur adéquation à la bonne modélisation ou non de la réalité physique qui bien souvent les valide en tant qu'outil irremplaçable.

La théologie, quant à elle, a pour champ d'action ce qui constitue la foi issue de la Révélation, elle pose ses questions et tente d'y répondre rationnellement pour tout ce qui constitue les éléments de cette foi. Ce qui suppose que le théologien soit lui-même croyant, car sinon son raisonnement ne reposerait concrètement sur rien, seulement sur des mots, sur du vent : comment par exemple pourrait-on réfléchir théologiquement sur le Saint Esprit si au fond de son cœur on n'a jamais ressenti son action ? En ce sens, la théologie a donc tout de même quelque chose de profondément expérimental, il faut faire l'expérience de la foi, et la cultiver jour après jour, pour être un véritable théologien. Et l'expérience existentielle de ce qui fait la foi précède donc la théologie qui en est issue. La démarche inverse conduirait automatiquement au *fiasco* : ce n'est pas la théologie qui fait la foi, c'est sur la foi que repose la véritable théologie. En ce sens, la théologie n'a rien d'une pure théorie axiomatique, comme l'est par exemple la géométrie de Lobatchevski²⁰ : elle applique ses raisonnements sur une réalité : la réalité de la foi. C'est bien une véritable science avec tout ce que cela doit comporter comme multiples allers et retours entre la réalité observée et la théorie qui se construit. Simplement la réalité observée n'est pas matérielle, mais spirituelle. Et c'est sûr que pour quelqu'un qui ne croit pas au spirituel, cela n'a pas de sens. D'où, comme on l'a déjà signalé, le silence absolu de Claude Allègre, dans un livre pourtant intitulé « *Dieu face à la science* », sur la question de la théologie en tant que science. Dommage et symptomatique. Et cela dénote de sa part, quoiqu'il en dise par ailleurs, un manque de tolérance et de respect vis-à-vis de l'attitude religieuse.

Mais revenons un peu sur ce que disait le Père Bonino, dans la citation faite ci-dessus :

« La raison n'est pas moins raison lorsqu'elle s'exerce et se déploie à partir d'un donné qu'elle reçoit que lorsqu'elle tire ce donné de son propre fonds. »

C'est une évidence, mais il y a des évidences qu'il vaut mieux rappeler : on aurait vite fait de ne pas en tenir compte. N'est-ce pas, Monsieur Allègre ?

²⁰ Lobatchevski (1792-1856) est un mathématicien russe, inventeur d'une géométrie « imaginaire » non euclidienne.

D'autre part, le « donné reçu » n'étant pas le même d'une religion à l'autre, les théologies qui se construisent à partir de chacun de ces reçus aboutissent bien sûr à des constructions et des conclusions différentes. Ainsi, par exemple, l'islam est une religion au monothéisme « intégral », le christianisme est une religion au monothéisme « trinitaire ». Cela évidemment a des répercussions énormes sur le vécu de la spiritualité des croyants des différentes religions.

Or Allègre nous affirme tranquillement ceci :

« La « sauce » à laquelle Dieu est accommodé par les religions relève de l'histoire, de la sociologie ou de l'anthropologie, et n'est donc qu'une « péripétie ». Sacrifier à un rite ou un autre, dès lors qu'on a répondu positivement à la « grande question » n'a au fond pas d'importance. »²¹

On a dans ces deux phrases l'expression de l'irrespect total de Claude Allègre vis-à-vis de l'attitude religieuse, quelle qu'elle soit.

Je ne suis pas musulman, mais je respecte énormément ce qui constitue l'attitude religieuse de l'islam : prières quotidiennes au seul Allah, soumission de tous les jours à ce qu'Il veut, temps de jeûne, d'aumônes et de prières du Ramadan, pèlerinage à la Mecque, etc. Pour moi, cela n'est pas de l'ordre de la « péripétie », ça n'a rien à voir avec une « sauce » pour accommoder Dieu au goût façonné au temps de l'Hégire par d'obscurs bédouins : c'est un authentique chemin pour atteindre Dieu, et je le respecte dans toutes ses modalités.

Je ne suis pas juif, mais je respecte tout autant ce qui constitue l'essence de la foi judaïque, avec toutes ses particularités : étude constante de la Bible, respect du Shabbat, prières quotidiennes envers l'Eternel, etc. Là encore, même si la Bible est justement l'Histoire de l'Alliance d'un peuple particulier avec Yahvé, je ne considère pas que cela soit une simple « péripétie » anodine et que le judaïsme soit une « sauce » quelconque pour enrober plus ou moins subtilement sa façon de croire en Dieu : c'est un authentique chemin pour atteindre Dieu, et je le respecte dans toutes ses modalités.

Je ne suis pas protestant, mais j'admire la foi et la simplicité évangélique des premiers « huguenots » et autres « parpaillots », telles qu'elles étaient vécues par exemple au temps des

²¹ Page 300 de son livre.

persécutions, aux « déserts » des Cévennes et d'ailleurs, et telles que leurs descendants les vivent encore de nos jours. A nouveau, je ne considère pas que cela soit « péripétie » ou « sauce » : c'est un authentique chemin pour atteindre Dieu, et je le respecte dans toutes ses modalités.

Je suis catholique, avec tout ce qu'il y a de particulier en cela : essayant d'être chaque jour que Dieu fait un peu plus disciple du Christ, méditant régulièrement ses évangiles, communiant avec Dieu et mes frères lors des célébrations eucharistiques dominicales, vénérant Marie et les saints, etc.

J'ai sucé la mamelle de cette religion dès mon plus jeune âge, mais j'ai confirmé à l'âge adulte ce choix initialement imposé par mes parents en le faisant mien, en l'intégrant pleinement à ma vie spirituelle et intellectuelle : ma foi catholique est maintenant le fruit d'un choix mûri et réfléchi, et si elle a traversé d'innombrables crises, elle en est ressortie à chaque fois plus solide et plus forte. Ce choix assumé n'est ni une « sauce » pour accommoder Dieu à ma façon, ni une « péripétie » à laquelle je ne pouvais échapper. C'est une ligne de vie pour me rapprocher de Dieu et de mes frères, et je considère que c'est la meilleure : sinon cela ferait longtemps que je serais allé chercher ailleurs.

La tolérance authentique passe obligatoirement par le respect : sans véritable respect, il n'y a pas de véritable tolérance, quoiqu'on en dise par ailleurs.